

Einige Briefe aus der Zeit des "Uebergangs"

Autor(en): **A.v.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **38 (1932)**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-130084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Einige Briefe aus der Zeit des „Uebergangs“.

Mitgeteilt von A. v. L.

Oberst Roverea gibt in seinen 1848 im Druck erschienenen Memoiren wiederholt der Ueberzeugung Ausdruck, daß die von Brune in unser Land geführte französische Soldateska gar nicht durchwegs von persönlicher Feindschaft gegen Bern beseelt gewesen sei. Viele empfanden den Einbruch in die Schweiz als ungerecht und machten den Feldzug nur mit, weil sie militärisch dazu gezwungen waren. Demnach scheint zwischen den Bürgern von Bern und den Einquartierten da und dort ein ganz leidliches Verhältnis zustande gekommen zu sein, was in den nachfolgenden Briefen, die sich in einem Familienarchiv erhalten haben, illustriert wird.

I.

(Berne) ce 12 mars 1798.

Depuis mon dernier billet je n'ai tenu plume dans mes doigts; j'ai reçu votre lettre, ma chère fille, datée du 4 de mars, seulement le 11. Les postes n'allaient pas, le Major me dit qu'il voulait vous écrire, je lui ai remis votre lettre et pour la donner aussi à son frère, lequel je vis pour la première fois depuis toutes nos tribulations; il prend beaucoup mieux son parti que je ne l'espérais. Mais, Grand Dieu, quel changement dans notre Patrie! Vous serez bien aise, d'en apprendre un peu les particularités, mais chères filles.

Dimanche le 4, il y eut 200 pour la dernière fois, où notre bon Souverain a mis bas la souveraineté, puis on a décidé d'abord, d'attaquer les français. Le lendemain 5, avant 7 heures du matin Lisette Cargi entre dans ma chambre, me dit: Vous êtes encore au lit, je crois que vous feriez bien de vous lever. Je lui dis: Les affaires ne vont donc pas bien? — Hélas, dit-elle, le Landsturm ira dans le moment, et dans une heure les français entreront en ville. — Jugez, mes chères filles, de mon émotion, et combien vite je sautais bas du lit, la peur m'a donné les forces, je m'habillais sans savoir ce que je faisais. Le Landsturm alla, que je ne trouvais pas si effrayant comme je me l'étais imaginé, mais alors l'entrée des français m'a mis dans un état de stupidité, je ne pus ni pleurer, ni me lamenter; je fus muette, mais mon âme était pénétrée de douleurs; le bruit des tambours, des chevaux, la joie de cette horde faisait un effet sur moi, que je ne puis vous dépeindre. Heureusement que Md. Forer et moi sont restées à la maison, sans quoi elle était pillée et abimée. On se contenta de fermer toutes les portes des maisons et partout où les maîtres y étaient, on ne faisait point de mal.

Nous avons eu 6 soldats à loger, assez arrogants d'abord, mais Md. F. leur a tenu tête, et nous ne les avons eu que 2 jours; à présent nous avons un officier, il est de Bourdeaux, de l'âge environ de 60 ans, tranquille, discret, boit fort peu, mange de tout et pas beaucoup; il croit rester encore 15 jours. Mr. Ulerich est établi chez nous, il y mange et couche, dont j'en suis bien aise. La Catton est à Oberhofen avec Md. la cons. Effinguer et sa fille. En ville on n'a pas eu sujet à se plaindre du pillage, hors ceux qui voulaient porter leurs montres, les husards les demandaient d'abord et s'en emparaient, ils en ont volé une quantité, ils les vendent à présent, celles à répé-

tion pour 2 Louis, et les autres à un Louis, mais qui veut en acheter ! A la campagne ils ont fait bien du mal, soit aux Paysans et à des Bernois, par exemple à Brunaderen où il n'y avait personne, tout fermé, point de sauvegarde, ils ont tout pillé, fracassé, les rideaux des lits et des fenêtres coupés à travers avec leurs sabres, des miroirs il n'en est resté qu'un seul entier, à Elsely de Md. la Ballive ils lui ont volé son lit avec les fourres, un coffre plein d'habits de son mari où elle avait aussi mis son argent, tout est volé ; elle m'a fait un détail déplorable (de) tout ce que ses maitres et elle ont perdu. Mon Dieu, que je plains Mr. Manuel et toute sa maison ! Ils n'avaient pas besoin d'une pareille catastrophe, il est encore à Aarberg, sa femme est avec lui, sa blessure ne lui permet de venir que dans 5 ou 6 jours. Dieu soit béni qu'il lui a conservé la vie.

Ma lettre sera confuse ; il s'est passé des événements si rapidement, que je ne puis vous les marquer dans l'ordre, je mets sur le papier à mesure que je m'en rapelle. Aujourd'hui à dîner nous dîmes au français, pourquoi ils étaient venu en Suisse qui ne leur avait jamais fait de mal et toujours observé la plus parfaite neutralité ? Il dit qu'il ne le sait pas ; mais quelle force que l'on aurait eu, l'on aurait jamais pu les empêcher d'entrer en Suisse, que cela était décidé ; qu'ils avaient des troupes de tous les côtés. Ce qui a donné de l'animosité contre Berne est la vanité et la morgue des Bernois et la distinction qui régnait, et ceux qui veulent l'égalité, et puis les émigrés que l'on gardait en ville. L'arbre de liberté est planté devant la maison de Ville, mais personne n'y a encore dansé ; on dit qu'il y en aura un vers les prisons et un sur la place de la grande église. Le Schallenwerch est vide, la liberté est donnée à tous ses scélérats, non par les français, mais des habitants de la Ville.

Les Bruns font un ravage dans les Campagnes par les vols qu'ils commettent. On en a déjà fusillé quelques uns. Nos rues seront bientôt des cloacs. Enfin, mes chères filles, on a tant de crève-cœur ! Par exemple j'ai vu transporter nos drapeaux, qui seront transportés à Paris. Je vois passer tous les jours nos beaux canons, que l'on mène je ne sais où, les ours feront le voyage de Paris.

On ne sonne plus midi. Pourtant hier on a sonné que de coutume pour le sermon. Le général Brune occupe tout l'Hôtel d'Erlach. Tous les locataires l'ont quitté. La Mauroff est sa femme de charge ; il a tous les jours 48 couverts, il déjeune à 10 heures, et à 6 du soir ils dînent, ils ne font qu'un repas. Ils cherchent à maintenir l'ordre dans la ville autant qu'ils peuvent, de même à la campagne. Nous avons encore 4000 hommes en ville, comment veut-on empêcher des désordres avec cette race fougueuse ?

Vous faites bien, mes chères filles, de rester où vous êtes. Vous n'avez pas les moindres maux à risquer, supposé que les français y passent, pourvu que l'on ne les attaquât pas, n'y vouloir s'en défendre, car toute résistance serait inutile. Nous sommes trop faibles partout. Vous avez encore bien du tems de rester où vous êtes ; car avant que la constitution soit faite, laquelle prendra du tems, les Baillages resteront en attendant ; à Landshut, où ils sont plus exposés que vous, mes chères filles, tout le monde reste au château, et il ne leur arrive aucune insulte. Ainsi soyez tranquille autant que l'on peut l'être dans ces tristes circonstances, oui tristes, et le deviendront encore davantage.

Quant à moi, je ne resterai pas en ville, Md. F. s'en ira aussi, elle n'est pas encore décidée où elle ira, et moi de même je ne sais où je tournerai mes pas ; pour moi ce sera à la campagne ; je ne vous en

parle, mes chères filles, qu'en gros. La plupart du monde quittera la ville. Heureux ceux que le bon Dieu a retiré à Lui avant nos désastres, par exemple Md. de Wattenville, vis-à-vis de ma chambre: on l'a enterrée 4 jours avant l'entrée destructive, j'ai envié son bonheur. Son Excell. St. a échappé à la fureur de nos paysans dans l'idée que le Magistrales a vendus aux français. Il n'osait aller du côté de Thoune, crainte d'être massacré par nos gens, le Général D'Erlach l'a été de la façon la plus cruelle, et cela par les femmes, qui l'ont assommé et tué comme des barbares. Sa femme a pu échapper avec peine, et tout doit être abimé à Hindelbank. Vous savez sans doute le sort du Colonel Rychener et Ballif Stettler de Pip (sic!) qui ont été tués par nos gens, qui croyaient qu'ils étaient aussi des traitres. Le Cons. Herbort s'est donné un coup de pistolet lui-même. On ne sait pas encore tous les morts ou prisonniers de guerre; vous savez que Graffenried de Villars a été tué, le Collonel Wurstemberguer a été blessé et fait prisonnier de guerre; on le dit être à Strasbourg, sa blessure n'a pas été mortelle; Haller de Königsfelden n'est pas mort non plus. La Maison de Ville s'appelle la Maison de Commune, et les membres qui y sont de l'ancien gouvernement sont pénétrés de douleurs de voir le peu d'aisance. Le peuple entre, comme si ils allaient dans leur chambre, l'habillement des membres est si négligé, qu'ils n'inspirent aucun respect. Les Messieurs portent des écharpes de taffetas vert, quand il vont par la Ville, les femmes doivent porter des rubans verts sur la tête; tous les Paysans portent sur leurs bonnets ou chapeaux de petites cocardes tricolores ou bien vertes.

Adieu, mes chères filles, une autrefois d'avantage, en attendant Dieu vous conserve, je vous embrasse

tendrement. Mes honneurs à Mr. de Tavel; embrassez vos chères enfants pour moi, et croyez moi, comme vous savez, de cœur et d'âme. Md. Forer vous offre ses honneurs.

II.

Au citoyen De Tavel, Bourgeois, demeurant à Berne, Rue des fontaines N° 36 à Berne.

Armée du Danube

Au camp retranché devant Basle
le 10 Thermidor an 7^e de la
République française.

Citoyens!

Je m'empresse de vous écrire cette lettre, pour m'informer de l'état de votre santé. Pour quant à moi, je me porte toujours comme un convalescent. Je suis été blessé au fort de Mayenfeld à la jambe, dont je suis été à l'hospital jusqu'à Haguenau, dont je suis arrivé seulement hier, encore sans être guéri. Depuis le séjour que j'ai fait chez vous, je ne vous ai pas pu écrire plus tot; je ne vous en détaille pas la cause, vous scavez les travaux que nous avons essuyé, mais je vous promets que je vous écrirai plus fréquemment dans la suite. J'espère que vous me ferez Réponse de suite. Car je suis fort inquiète de scavoir de vos nouvelles. Sur tout à l'égard de vos santés.

Nous sommes campés ici avec la 23. 1/2 - B^{de}. assez tranquille pour le présent, tout est tranquille de nos cotés. Aussi je ne vous dirai rien de nouveau. Les citoyens Baulthern (?) et Louis sont encore ici et ils se porte bien et ils vous font bien leurs compliments. . Faites mes compliments à voisins en haut et dites leurs bien des choses de ma part.

Faites-moi Réponse sur le champ et marquez moi ce qu'il y a de nouveau à Berne. Voilà mon adresse:

au Citoyen Jobert à la 8^e. Compagnie du 2^{ème} Bllon. de la 14^e ½ - B^{de}. Division Légère au camp retranché devant Bâle, armée du Danube à Bâle.

Je finis en vous assurant de mes Respects et de mon Estime

votre fidèle serviteur

Jobert.

Aussi des compliments à M^{lle} votre Sœur et j'embrasse bien vos enfants.

III.

Auf dem gleichen Briefbogen steht folgende weitere Aufschrift:

Moi Sergent capl. Secrétaire de la présente vous voudrez bien faire mes compliments au Tailleur N^o 35. Assurez le ainsi que Madame son Epouse de mes très humbles respects, et dites lui que Bourgeois-Etienne a été blessé à Winterthour d'une Balle qui lui a traversé l'épaule.

J'embrasse aussi votre fille et je voudrais bien retourner à Berne.

Salut et Respects

Sergent, caporal.

IV.

Der dritte Soldaten-Brief ist datiert « de Scheslestat le 16 Septembre 1800 » und adressiert an « Monsieur Monsieur de Tavel de Gessenay, rue des fontaines N^o 36, quartier vert à Berne en Helvétie ». Er lautet:

Monsieur,

C'est pour vous présenter mes devoirs que je prends la liberté de vous écrire et vous donner tous mes témoignages de mon indicible reconnaissance, je suis, Monsieur, dans un endroit, qu'il s'en faut de beau-

coup que je ne réçoive (?) les mêmes honnêtetés que vous me fîtes durant le trop peu de tems que j'ai passé dans votre aimable maison. Je suis pourtant en France, mais je m'aperçois aisément que je ne suis plus chez vous.

Recevez, s'il vous plaît, mes remerciements et le souvenir le plus sensible de celui qui est très respectueusement votre très humble

Pénaut.

A Madame votre épouse mille choses les plus honnêtes et tous les respects possibles, ainsi qu'à vos aimables enfants à qui je vous prie de me rappeler à leur souvenir. Ma femme vous assure ainsi que tout ce qui vous appartient tous les respects possibles.

Espérant, Monsieur, que vous voudrez bien m'honorer de vos nouvelles. Voilà mon adresse, au Citoyen Pénaut au dépôt de la 109^e. 1/2-Brigade à Scheslestat Dept. du Haut Rhin.

Vermutlich aus Vorsicht und Mißtrauen gegen mögliche Indiskretionen auf der Post hat die Verfasserin des ersten Briefes diesen nicht unterzeichnet. Eine Notiz von der Hand eines Zeitgenossen bezeichnet als Urheberin desselben eine Frau Marguerite v. Graffenried, geb. Fischer, Witwe II. Ehe des Johann Rudolf v. Graffenried, Salzfactor in Bevier. Dieser hatte in erster Ehe eine Polin, Martha Charlotte Wüstoffin, zur Frau, aus welcher Ehe folgende Kinder hervorgegangen waren:

Marie Louise, geb. 1761, verhehlicht 1785 mit Johann Rudolf v. Tavel (1797 Landvogt von Saanen), gestorben 1819.

Marie Rosine, geb. 1763, gestorben 1832.

Christian Viktor, geb. 1766, verh. 1794 mit J. J. G. Huguenin aus Bivis, Kriegszahlmeister, gestorben 1833.

Ludwig Carl, geb. 1767, verh. 1803 mit Charlotte Sted und 1806 mit M. El. Dübi, in den burgerlichen

Registern als Oberstlieutenant und Handelsmann bezeichnet, gest. 1824.

Als Adressatin des Briefes hat man sich die jüngere Stieftochter der Absenderin, Marie Rosine v. Graffenried, zu denken, die sich in jener Zeit bei ihrer Schwester im ehemaligen Zisterzienser-Priorat zu Rougemont, dem Sitz des Landvogts von Saanen, zu Besuch befand.

Unter dem zu Anfang des Briefes genannten Major ist obgenannter Ludwig Carl v. Graffenried, unter dem weiterhin genannten Hrn. Manuel ein Major dieses Namens zu verstehen, der in Narberg von seinen eigenen Leuten mißhandelt worden war. Sein Haus, als „Brunnadern“ bezeichnet, ist die heutige v. Steiger-Besitzung, Kalcheggweg 8. Unter den „Brunns“ verstand man damals die Sträflinge nach ihrer braunen Kleidung, s. v. Rodt, Bern im XVIII. Jahrhundert, S. 81. Die „Mauroff“, welche Brunnes Haushaltung besorgte, war Rose Maroff (s. Grunaublätter 24, 306), die letzte dieses burgerlichen Geschlechts. Die glückselige Madame de Wattenville war nach dem burgerlichen Totenrodel Rosina Catharina v. W., geb. Man, genannt von Wimmis, gestorben den 27. Februar, begraben den 2. März 1798, 62 Jahre alt. Bezüglich der Flucht der „Conseillère Effinguer“ wird auf Berner Taschenbuch 1858, Seite 184ff. verwiesen.

Dem Absender des ersten der drei Soldatenbriefe, Jobert, gibt eine handschriftliche Notiz das Zeugnis eines „bon et honnête garçon, qui s'est acquis l'affection de toute la famille“; vom Dritten, Benaut, heißt es: „Il fut logé chez nous avec sa femme, qui était blanchisseuse, et un petit garçon de 3 à 4 ans nommé Jean-Baptiste. C'étaient des gens très honnêtes.“
